

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 8 AOUT, 1872.

AU FIL DE LA PLUME.

La 8ème convention nationale des Canadiens émigrés doit s'ouvrir, aujourd'hui, à Chicago. On a fort mal représenté ces conventions pendant quelque temps. Plusieurs journaux croyaient se rendre agréables à leurs chefs et à leurs lecteurs, en insultant, à chaque convention les Canadiens des Etats-Unis. Parce que à la première ou seconde convention, la politique avait joué le principal rôle, et que le parti conservateur y avait été fortement condamné, ces journaux ministériels prenaient de là, occasion d'insinuer qu'à chaque réunion annuelle des délégués canadiens on parlait politique; et comme on savait fort bien que, si tel eut été le cas, (ce qui ne l'était pas,) on y aurait condamné la politique ministérielle, on criait bien haut que ces conventions étaient anti nationales, scandaleuses, immorales etc. Et cependant, depuis cinq ans, la politique a toujours été bannie de nos conventions. L'année dernière, des résolutions patriotiques et touchant les intérêts immédiats des émigrés canadiens furent seules adoptées, et, malgré tout, quelques journaux eurent la malhonnêteté de nous prodiguer l'insulte.

Il existe un manque de sympathie entre les Canadiens des deux pays. C'est cette déplorable lacune dans notre organisation nationale que la convention de Chicago devra s'occuper à faire disparaître.

La 8me question du programme de la convention se lit ainsi: Former des liens plus étroits d'union, d'amitié et de sympathie entre nous et nos frères du Canada.

Nous applaudissons à cette heureuse idée. Oui, il faut plus d'union, plus de sympathie, plus d'amitié entre les Canadiens des deux pays. Qu'on ne l'oublie pas, il y a plus de six cent mille canadiens aux Etats-Unis. Dans le seul état du Massachusetts, il y en a plus de 50 mille; dans certains endroits, les émigrés sont tellement nombreux, qu'à eux seuls, ils pourraient former une ville. Voici quelques statistiques sur les populations canadiennes: Worcester, 3,200 canadiens; Fall-River, 5,700; Halyoke, 4,000; Southbridge, 3,000; Manchester, 4,200; Nashua, 2,500; Lowell, 3,700; Lawrence, 1,500; Webster, 2,300; Baltic, 3,200; Danielsonville, 2,200; Putnam, 2,100. Douze villes dont la population canadienne réunie donne un total de 37,600 âmes; chiffres malheureux qui doivent nous faire réfléchir. Nous sommes 600,000 de la race canadienne aux Etats-Unis, et loin de nous rechercher comme alliés naturels, une grande partie de nos frères du pays nous traitent avec injustice et dédain. On a bien tort. Qui connaît l'avenir? Pourquoi ne pas chercher plutôt à se faire des amis, des alliés des canadiens émigrés. L'histoire se répète a-t-on dit quelque part; elle se répète pour nous. Nous voici en face du fanatisme de l'élément protestant qui nous submerge. Les luttes mémorables que nos pères ont soutenues se répètent pour nous.

Malheureusement, nous n'avons pas leur patriotisme, nous n'avons pas leur courage. Plus nombreux qu'eux, nous pourrions peut-être, à raison de ce nombre, être comme eux les vainqueurs, mais pour cela, il faut être unis en face de l'ennemi commun. Les émigrés canadiens sont remplis de patriotisme, ils sont prêts à faire pour la race canadienne tout ce qui sera en leur pouvoir, mais comment pourront-ils agir, lorsqu'ils sont méconnus comme ils le sont en Canada, lorsqu'on les traite avec indifférence.

On ne parait faire aucun cas de leurs demandes. On croirait faire un acte sacrilège en pensant à eux. Que les gouvernements qui n'ont pas de cœur, que les ministres qui n'ont que du ventre et des goussets nous méprisent, fassent la sourde oreille; nous ne nous en plaignons pas; mais que le peuple, la masse de nos frères du pays, soit donc plus sympathique pour nous.

Nous prenons l'initiative, nous faisons les premiers pas. A Chicago, par la voix de nos représentants de l'Est et de l'Ouest, nous allons demander aux 850 mille canadiens de la province de Québec, aux 200,000 d'Ontario, d'entretenir plus de sympathie pour nous tous. Que tous les patriotes acceptent cette alliance, que les colomniateurs se taisent, que les insulteurs rentrent dans l'ombre et qu'une étroite union existe entre nous tous, enfants du Canada.

Frères du pays, n'aigrissez point nos sentiments, mais faites en sorte, que lorsque, les circonstances le permettant, les Canadiens émigrés, retourneront vers la patrie, ils y trouvent des amis, des frères. Pour nous émigrés, si la providence permettait, par un événement déplorable, que notre patrie disparut de la nomenclature des pays d'Amérique, nous pouvons alors être d'une utilité incontestable à nos frères annexés. En attendant la manifestation de ces secrets de l'avenir, combattons tous ensemble pour sauvegarder notre nationalité.

Pour la patrie ayons une prière
Et parmi nous de la fraternité.

Charles Sumner, sénateur du Massachusetts, vient d'écrire une lettre, en réponse à certaines questions à lui posées par des noirs influents de Washington. Dans cette lettre, il se déclare carrément en faveur de Greeley et condamne énergiquement la conduite de Grant. M. Sumner est l'homme d'état américain le plus remarquable d'aujourd'hui.

On accuse R. Grotz Brown, le candidat démocrate à la vice-présidence de s'être enivré, il y a quelques jours à New-Haven.

D'autre part, on accuse le général Grant d'être un ivrogne, et d'avoir été chassé de son régiment il y a vingt ans, pour ivrognerie et inconduite. On accuse Greeley de porter un chapeau blanc, un paletot blanc et des pantalons rapés, on dit qu'il est trop versatile dans ses opinions, on lui reproche les articles qu'il a écrits depuis 20

ans, on l'accuse de vouloir mettre les anciens chefs de la rébellion à la tête des affaires publiques, s'il devient président.

Nous nous abstenons entièrement dans notre journal de parti pris; nous ne désirons que refléter les divergences d'opinion des deux partis. Il y a deux choses cependant qu'on semble nier de part et d'autre; les voici: Greeley est un homme très puissant par ses connaissances, et ses talents. Il peut avoir été fourrieriste, etc., etc., et être revenu de ces erreurs. De tous les journaux protestants de New-York, son journal la Tribune a toujours été le plus libéral au point de vue religieux; toujours il a eu des vues larges dans les questions politiques qui ont agité la République. On ne saurait nier ces choses là. Une autre chose qu'on ne pourrait injustement nier c'est que l'administration du général Grant a été couronnée de succès au point de vue financier. La dette publique a été considérablement réduite, les impôts ont été réduits et le Traité de Washington sera une des gloires de cette administration. En somme, les quatre années de présidence du général Grant seront une belle page de l'histoire des Etats Unis. Sa conduite est loin d'être irréprochable, mais le bien l'emporte sur les fautes.

A propos de Grant, voici une boutade que publie le Courrier Louisianais, un nouveau journal semi-quotidien de la Nouvelle-Orléans: Inutile de dire que nous n'approuvons ni le fond ni la forme de la boutade que nous reproduisons ici à titre de curiosité seulement. Voici: "U. S. Grant a tanné, il a corroyé, il a vendu des peaux, puis il est devenu généralissime des armées des Etats-Unis. Il a battu les confédérés déjà battus, pris des villes ouvertes, soumis Lee, qui n'avait plus d'armée, et sauvé la République que personne ne menaçait plus. Se fit tanneur, boucher et général.

Il est président.

Tanneur — ses peaux ne valaient pas un pétard.

Général: Un héros de contre-bande.

Président: Un homme d'état de pacotille.

Homme d'affaires: Il est millionnaire; par quels moyens? Demandez au diable."

C'est traiter un peu légèrement et injustement surtout l'homme qui a écrasé la rébellion et sauvé avec ses troupes la République américaine; mais ces français de la Nouvelle-Orléans aiment tant à rire, ils sont si démocrates!

A une assemblée monstre des partisans de Greeley et Brown, à Détroit Michigan, on remarquait parmi les Vice-Présidents, les canadiens dont les noms suivent: Edouard N. Lacroix Ecr., A. J. Ducharme, N. J. Rodier, Joseph Lorenger. L'assemblée était présidée par le Gouverneur McClelland.

Dans une ville de l'ouest on a brûlé Greeley et Brown en effigie. Dans le Maine on a déchiré un drapeau qui portait leurs noms.

FERD. GAGNON.

EN FUMANT.

Le plaisir est au positif, la vérité au comparatif, et l'amour au superlatif de l'adjectif bon; bonne.

L'amour à vingt-et-un ans est un breuvage enivrant. (Ruffini.)

Balzac a dit: L'amour est au moral de l'homme ce que le soleil est à la terre.

Baltimore a été la première ville américaine à se servir du gaz. Boston ne l'employa qu'en 1822 et New-York cinq ou six ans plus tard.

Depuis six mois, les Etats-Unis ont exporté pour \$9,000,000 de saindoux.

"Si la vertu était bannie du reste de la terre, elle se trouverait chez les dames de Détroit." En voici une preuve. Une jeune dame de Détroit a mordu la joue d'un jeune homme qui voulait l'embrasser; elle lui a écorché la peau à tel point que le chirurgien a dû appliquer le caustique sur la plaie, tout comme pour une morsure de chien enragé. Le jeune homme et la jeune dame appartiennent "aux meilleures familles."

La plus grande des pyramides d'Egypte couvre quatre acres carrés et a 480 pieds de hauteur.

Jules Oppert a découvert que les Egyptiens étaient une nation et avaient des archives, 11-824 ans avant Jésus-Christ. Ceci peut paraître curieux et étrange de prime abord; mais il ne faut pas oublier que les Egyptiens se servent du système Chaldéen pour compter le temps et que ce système compte 82,542 ans entre la création et le déluge.

—Chose qu'aucune femme n'avoue:
Qu'elle se chausse trop petitement,
Au bal, qu'elle est fatiguée,
Qu'elle se lace serrée,
Qu'elle se maquille,
Qu'elle a l'âge qu'elle paraît avoir,
Qu'elle a été plus de cinq minutes à s'habiller,
Qu'elle vous a fait attendre,
Qu'elle a dit telle chose sans penser ce qu'elle disait.
Qu'elle adore la médisance,
Qu'il lui est impossible de garder un secret,
Qu'elle n'a pas besoin d'un chapeau neuf,
Sur le point de voyager, qu'elle saurait se passer d'un seul de ses articles,
Qu'elle n'a pas le caractère d'un ange, ni la patience d'un saint,
Qu'elle est coquette,
Qu'elle n'a jamais tort.
Et moi j'avoue que, malgré tous ses défauts, la femme est toujours charmante et qu'on doit chercher à lui plaire, même en ayant une.

COURTES-HUAS.

LISEZ, MERES DE FAMILLE.

Voici bien l'histoire la plus abominable qui se puisse rêver; je me refusais à la croire si elle ne m'avait pas été donnée avec les détails les plus précis de nom, de temps et de lieu.

M. Silbarborge, marchand de pipes, rue Saint-Lazare, 97, attendait un fils qui lui devait naître dans le courant de juin. Sa femme n'étant pas assez forte pour nourrir, il se met en quête d'une nourrice. Il s'adresse à Mme. Junck, sage-femme, rue Saint-Lazare, n. 100, et la charge de lui trouver la nourrice dont il a besoin. Mme. Junck a recours à l'un des bureaux de nourrice de la ville de Paris, qui lui indique Mme. Departout, femme d'un tailleur de pierres, demeurant à Bois-Colombes. Cette femme Departout a en poche le certificat du maire qui est exigé par les règlements; copie en est déposée aux bureaux de la préfecture de police, et elle-même est inscrite à ces mêmes bureaux, comme nourrice, sous le numéro 9921. Le père de l'enfant ne se contente pourtant pas de ces garanties officielles. Il va de sa personne à Bois-Colombes, prend des renseignements chez le voisin, et n'en recueille que d'excellents. Partout on lui vante et la conduite et la santé de la nourrice qu'il a choisie.

C'est le 17 juin qu'il devient père, et le même jour, il remet à la femme Departout l'enfant qui lui est né. Elle était elle-même mère depuis cinq ans. M. Silbarborge est Israélite; c'est le 25 juin que l'enfant est soumis à l'opération qui, chez les Juifs, tient lieu de notre baptême. A quelques jours de là, il s'en va prendre des nouvelles de son fils et s'assurer qu'il ne se sent plus de la petite cérémonie par laquelle il a passé.

Il ne trouve personne chez sa nourrice. La porte est fermée. Il s'informe près des voisins: on lui dit qu'elle est sortie, que ce n'est rien, qu'il ne s'inquiète pas.

Il retourne cependant le lendemain à Bois-Colombes. Encore visage de bois.

On lui dit cette fois que sa nourrice a reçu la nouvelle qu'un de ses parents vient de mourir à Beauvais; qu'elle est allée recueillir son héritage; qu'elle sera absente une quinzaine de jours; qu'il ne s'en préoccupe pas autrement. Cette explication lui est confirmée par toutes les personnes à qui il s'adresse. Elle est si naturelle qu'il l'accepte tout simplement.

Le surlendemain, il voit arriver chez lui le mari de sa nourrice, qui lui donne les meilleures nouvelles de la santé de son fils. Aucune inquiétude à concevoir. Sa femme est à Beauvais; elle ne tardera pas à revenir; sa première visite sera pour le père.

Tout est au mieux.

Le 13 juillet, un inconnu se présente chez M. Silbarborge, et déclarant ses noms et qualités, il déclare qu'il est employé de la maison des détenues de Saint-Lazare.

—Que me voulez-vous, monsieur? demande M. Silbarborge un peu surpris.

—Je viens vous demander si en effet c'est à vous un enfant qui a été donné comme nourrisson à la femme Departout, Claire fille Cléris.

—Oui monsieur, Eh bien?

—Eh bien! je viens vous dire qu'il est mort.

—Mort! Quand? Comment? où? Cela est impossible.

—Il est mort ce matin, de la cholérine, après trois jours de maladie, à Saint-Lazare.

—A Saint-Lazare? C'est de la folie.

Rien n'était plus réel. La femme Departout avait été, pour je ne sais quel méfait, condamnée à 15 jours de prison; elle n'avait pas voulu l'avouer, pour ne pas perdre les 35 francs par mois de la nourriture qui lui était offerte. Elle avait eu pour complice de sa dissimulation tout le village.

On avait eu la prodigieuse bêtise et l'incroyable cruauté de l'enfermer avec ses deux nourrissons, l'un de 5 mois, l'autre de 15 jours, sans même prendre garde qu'il était impossible que ces deux enfants fussent à elle; on l'avait, en la laissant allaiter ces deux bébés, soumis au régime débilissant de la prison. Un des deux enfants était tombé malade de la cholérine, en buvant ce lait appauvri. La stupide campagnarde n'avait pas osé prior qu'on prévint le père. L'administration, ne s'en était point inquiétée non plus.

En trois jours, l'enfant était mort.

Il avait bien fallu révéler la vérité.

Et c'est ainsi que ce malheureux père apprenait la mort de son fils, qu'il eût été si facile de sauver!

Je n'ajouterais aucun commentaire à cette douloureuse histoire. On ne sait ce dont il faudrait le plus s'indigner, ou de la complicité criminelle de ce village, ou de l'indifférence coupable de cette administration, ou de la rapacité imbécile de cette paysanne.

Je signale cette aventure à la Société protectrice de l'enfance. Quel argument en faveur de cette thèse de l'allaitement maternel qu'elle soutient avec tant d'ardeur!

Et vous, mères qui confiez vos fils à d'autres mains, qu'elle leçon pour vous!

FRANCIQUE SARCEY.

Tout organe de la structure humaine mis en action d'une manière indue, a à souffrir aux dépens du reste de l'organisation. Le cerveau surchargé par les soucis, le chagrin et un travail ardu, soustraira une portion de l'élément nerveux, nécessaire à l'action musculaire du cœur, des poumons de l'estomac, etc., et sera cause que ces organes s'affaibliront et deviendront incapables à remplir leurs fonctions, de sorte que la maladie s'en suivra.

En conséquence, quoique le sirop composé Hypophosphites de Fellows guérisse plusieurs des maladies de ces organes, les malades devront s'abstenir de commettre des excès ou contracter des habitudes qui pourraient causer ou perpétuer la maladie, s'ils veulent demeurer en santé après avoir discontinué l'usage de ce remède.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 3 courant, la dame de Charles Ouimet, écrivain, avocat, une fille.

Au village St. Jean-Baptiste, le 23 juillet, la Dame de A. B. Longpré, écrivain, une fille.

A Rigaud, le 18 Juillet, la Dame de G. Madore, M. D., un fils.

MARIAGE.

A Woonsocket Falls, R. I., 8 Juillet par le Rév. David Bernard. A. Félix Gélinas, autrefois d'Yamachiche. P. Q., et Delle Eliza Leriche, autrefois de St. Jean Chrisostome, P. Q.

DÉCÈS.

En cette ville, le 30 Juillet, à l'âge de 22 ans 1 mois et 5 jours, Delle Clara Goyer, seconde fille de R. Goyer, écrivain.